

Dans la position où j'étais, j'aimais tout et tout le monde, en particulier ces deux braves types. Eux n'avaient pas hésité à ramasser un loqueteux un peu louche sur le bord de la route sans lui poser la moindre question alors que les autres étaient passés. Tout juste si certains ne m'avaient pas écrasé. J'opinaï donc du chef. Sans doute fus-je convaincant, car après Third world vinrent Jimmy Cliff puis Peter Tosh, des pointures du reggae qui m'étaient parfaitement inconnues. Du reggae, je ne connaissais que *la Marseillaise* version Gainsbourg. Les deux mecs rigolèrent un bon coup. Le type côté passager, coiffé du fameux bonnet rasta, sortit des cassettes et des cassettes de la boîte à gants pleine à ras bord et jouait au disc-jockey. Moi, je trouvais tout bien, surtout après avoir fumé une de leurs cigarettes en forme de cône qui dégageait une sacrée odeur. Sur l'autoroute, à hauteur de Lens, renseigné sur la région où j'avais échoué, je finis par me détendre un peu, puis tout à fait quand ma jolie voisine, toujours endormie, posa sa tête sur mon épaule. Elle sentait bon le patchouli. Sa copine, à côté, roupillait tout aussi profondément. De temps en temps, elle se marrait bizarrement puis retombait dans sa léthargie.

Une atmosphère détendue régnait maintenant dans le combi. L'antique véhicule ronronnait tranquillement à 90 sur la file de droite tandis que les grosses routières allemandes nous dépassaient en sifflant comme des flèches. Amiens, 88 km. À l'hôpital, ce devait être le branle-bas de combat. La police avait sûrement lancé un avis de recherche assorti d'un portrait-robot. Pas de danger qu'on écoute la radio, Pat et Sam n'écoutaient que du reggae du matin au soir. Pour me faire plaisir, Sam mit du Bob Marley : *No woman, no cry* qu'il gueulait en jetant un œil goguenard sur les deux filles qui semblaient pioncer pour l'éternité. Pat, les yeux rouges, restait concentré sur la route tout en hochant la tête au gré du rythme de la chanson. Enfin, on prit la bretelle direction Amiens. Encore quarante interminables bornes. Je ne pouvais demander à Pat d'aller plus vite, le bazar plafonnait maintenant à 110 et le quatuor, contrairement à moi, n'était pas trop pressé d'arriver. Moi, si ! Je voulais retrouver ma bicoque, brûler mes vêtements, me laver, me raser, couper mes favoris puis dormir, dormir tout mon souïl. Au réveil, je serai redevenu le paisible Marcel Versailles, le cheminot retraité sans histoires.

Enfin, le Volkswagen atteignit le péage juste avant Longueau. Les jeunes allaient chercher un « brother » rue de Cagny. Ils me laissèrent sur la Chaussée Jules-Ferry, face à la caserne des pompiers. Je les remerciai au moins quatre fois avant qu'on ne se quittât. Sans le savoir, ils m'avaient

tiré d'un fameux guêpier. Les filles toujours endormies ne risquaient pas de se souvenir de moi...

Malgré des jambes flageolantes, cahin-caha, je parvins devant ma porte même pas fermée à clef. Je puisai dans mes ultimes forces pour allumer un feu, y brûler ma défroque d'un jour. Je mis de l'eau à chauffer sur le réchaud. Je me lavai, me rasai soigneusement avant de me jeter au lit, ce jeudi 26 mars 1981. À cette heure, cent ans en amont, Cheval devait travailler à l'épopée des humbles courbés sur le sillon. Plus opiniâtre que lui se mette à l'œuvre...

L'obligation de satisfaire à des besoins naturels me tira plusieurs fois de l'état comateux dans lequel je retombai vite une fois la besogne accomplie. Quand enfin j'émergeai, je me sentis affreusement mal, fiévreux, tremblant de tous mes membres. Debout, je fus pris de vomissements. Curieusement, je m'accommodai de la situation : naturellement, mon corps expulsait tout le poison ingurgité pendant des semaines et des semaines. Il se vengeait à sa façon des outrages subis pour en quelque sorte se purifier. Rien d'autre à faire que d'accepter la souffrance, l'affronter seul avec une volonté de Cheval. Nul ne vint d'ailleurs s'enquérir de ma présence, de ma santé. Vivant d'ordinaire claquemuré, si je devais mourir, il en serait de même. Tantôt je délirais de fièvre, tantôt je grelottais, secoué par des spasmes douloureux. Dix jours durant, je ne vécus que d'eau du robinet. De temps en temps, histoire de me relier au monde, j'écoutais la radio tâchant en vain de comprendre ce qui se racontait.

Au matin du 6 avril, je pus enfin tenir debout durablement. Quel choc je reçus en découvrant mon visage dans le miroir ! Avec mon pyjama rayé, je ressemblais à un de ces pauvres hères au retour d'un camp de la mort.

Une grande toilette me donna meilleure allure. Pour le bien, un coup de rasoir mécanique m'eut donné meilleure mine, mais je décidai de garder ma barbe de dix jours. Je n'oubliais pas qu'on devait rechercher un fuyard en possession de drogue, portant favoris, s'étant échappé de l'hôpital de Lille.

Peut-être le journal parlait-il de l'affaire ? Je voulais savoir. Peu solide sur mes jambes, j'appréhendai pourtant de sortir. Alors, puisque la nécessité l'imposait, autant se rendre au plus près : le *Gros Bill*.

Histoire de cacher mes cheveux ultracourts, je me coiffai du bonnet rasta offert par Sam avant qu'on ne se quittât.